

L. D'ASCO

RÉDACTEUR EN CHEF

ABONNEMENTS

Lyon... UN AN FR. 40
Départements... 42
On reçoit les Abonnements de TROIS et SIX mois.

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

6, Place des Terreaux, 6 LYON

LA BAVARDE

Journal des Indiscrétions lyonnaises, Littéraire, Satirique, Mondain, Théâtral, Financier

PARAISANT TOUS LES JEUDIS

DAUBRUCK
SECRETARIE DE LA REDACTION

BUREAU DE VENTE

Pour Lyon et la région : C. MELIN,
4, rue de Justice, 1.

Les Annonces sont reçues

6, Place des Terreaux, 6 LYON

LA GRANDE MANIFESTATION DU 31 MAI

Notre Victoire à Lyon. — Il n'y a plus d'Enfants !

LIRE

à la Quatrième Page

LES MANIFESTATIONS

Et notre Victoire à Dijon

RÉVÉLATIONS

sur

La Démocratie Bourguignonne

à la deuxième Page

LA BRASSERIE DE SUEZ

SILHOUETTE

DE MARIE MAYOR

IL N'Y A PLUS D'ENFANTS

Nos pères disaient mélancoliquement devant la précocité de la jeunesse, il n'y a plus d'enfants ! Le nombre des bambins était énorme, mais le vice leur venait avant la barbe. On ne pouvait conter devant eux de ces histoires à double entente, dont la légère gaze fait rougir plus que le mot cru. Ils savaient tout, ces bonshommes, mais par Lafontaine, ils se fauillaient, au sortir du berceau, dans l'alcôve douteuse ; ils couchaient, en culotte fendue, dans les tas de foin avec leurs cousines ; ils fumaient la pipe et buvaient des bords ; et, jeunes Picard, sans un poil au menton, ils se mettaient à genoux devant de très vieilles Elodie Vallois. Les grus de ce temps-là étaient parfois obligés de leur dire, j'en atteste le sceptique Gavarni : « Va trouver ta mère, qu'à te mouche ! »

Anjouard'hui, c'est le même refrain, avec cette variante, que du figuré nous passons au propre. Nos gamins sont toujours déshabillés, éveillés avant l'aube, sans chasteté dans l'âge tendre, blasés dès la vingtième année, n'ayant point ce duvet de pêche que l'enfance met si légèrement sur le rose pâle des joues ; mais nos gamins ne sont point aussi nombreux que ceux de nos pères. Malthus s'afflige ; des bras sont levés vers les cieux et le désirant monsieur Prud'homme s'écrie, avec un immense désespoir : « Que devient le monde ? Que devient la Société ? »

Ceci a l'air d'une plaisanterie de haut sel ; une frivolité, comme on content les graves messieurs, à face parcheminée, aux nez chargés de besicles d'or. Le joyeux est à l'ordre du jour, on est fou de ces pironnades qui se disent dans les salons mondains, entre les fraises et le champagne. Pourtant, ceci est très sérieux. Il m'en vient d'être libre, pour le plaisir de vous amuser. La Bavarde n'a pas le droit d'être licencieuse comme ses grands confrères. On cherche, entre les lignes, des mots croustillants, qui n'y sont pas ; on condamne ses points et virgules, lorsqu'un ma ceriffait, hier, avoir lu dans le dernier numéro, un tréma libidineux et douze guillemets pornographiques. Aussi, n'est-ce pas, par amour de dire joyeux lais ni contes pillards que j'entreprends cette chronique, mais bien parce que M. Laroche-Joubert m'y autorise.

Vous connaissez M. Laroche-Joubert ; un député du peuple souverain. Il n'écrivit ni au Gil Bias, ni au Henri IV ; c'est un homme très comme il le faut. De la prudence, une haute renommée, quelque peu bizarre en ses projets, mais avant tout, gentleman. Il a déposé sur le bureau de la chambre, une proposition de loi singulière. Ayant constaté que la France se dépeuple ; il se met en tête de la repeupler — tout seul ! me demandez-vous, madame, en souriant dans le corail de vos lèvres. — Vous êtes impatiente et même plus, non.

Il veut encourager la fécondité en donnant des primes aux mères les plus mères. C'est presque de la pornographie ; qu'en doit penser M. Loiseau, ou le chaste M. Gil ? La chose vous amuse ; elle est cependant telle.

Nos graves représentants ont pris le projet en considération. Des débats réjouissants vont en fin égarer notre assemblée. Pour ma part, j'en suis ravi. Depuis quel temps, on désertait, volontiers, le palais Bourbon, pour le palais Royal. Hyacinthe triomphait de la Chambre ; cette fois, M. Laroche-Joubert l'emporte sur Hyacinthe.

Dernièrement, la prude académie — une vieille personne demeurant au palais Marzarin, était saisie d'un projet analogue. Un

bon français, désolé par le décroissement de nos belles contrées, offrait de fonder un prix Monthyon à rebours. Il donnait une prime à la grossesse ; il chargeait l'académie de couronner, non des rosiers à Puteaux, mais des mères gigogne partout. Cet exposé fit rougir la docte assemblée ; avec des pudeurs de vieille femme ; elle repoussa, dédaigneuse, la demande faite. C'était été drôle. Les quarante à la recherche des pouspons ! les savants, supputant le nombre des berceaux ! les poètes, aux vers rigideusement ennuyeux, barbotant dans les langes et donnant la bouillie en prose. Les immortels, nouveaux Saint-Vincent-de-Paul, veillant sur les pauvres abandonnés ! qui donc avait eu cette idée folichonne ? un monsieur quelconque, oublié des traditions de la maison fondée par Richelieu. L'académie, refuge de la stérilité, encourageant la fécondité ! quel comble eût valu celui-là ?

Cependant le pays décroît et M. Laroche-Joubert a raison. Ce n'est pas d'hier, seulement, que date cette atrophie du sens génital. Il y a dix ans, monsieur Chaurand, baron par la grâce du Saint-Siège, déposait le même projet. Le protégé du Pape fut moins heureux que M. Laroche-Joubert. L'assemblée lui refusa de le prendre au sérieux. Un mois, durant, il fut comblé d'épigrammes, on sembla s'étonner de voir l'homme de lys prendre en mains la cause rebellesienne de la feuille à l'envers. Pourtant, déjà, nos staticiens se désolent. Il n'était question que de cette diminution des petits français.

Un soir, dans un concert privé, j'entends Darcier, le chanteur au souffle puissant, que Théodore de Banville appela le rhosme de populaire, nous crier à pleins poumons ce couplet, de ce pauvre Henry Rubins, mort il y a deux ans :

Faites des enfants,
La besogne est douce,
Voici le printemps,
Valez des enfants.

Le plus grave c'est que ces paroles s'appliquent aux religieuses. Il faut être un chansonnier de la pire espèce, pour jeter un tel cri de guerre au couvent ! Car enfin, les religieuses feront une foule de choses, mais des enfants ? Voyons, des enfants ? Il est juste de dire qu'il rachetait cette faute énorme, en disant quelques strophes plus loin, à l'adresse des épouses :

Faites des enfants,
Il nous faut des hommes...

Je relis son rapport, j'y découvre des choses étonnantes. C'est en dehors du mariage que e fait le plus grand nombre de naissances, 0 temps ! 0 moments ! Il y a de quoi peiner les vigilants gardiens de la morale publique ; mais qu'est-ce que cela prouve ? que le mariage, tel qu'il est institué, n'inspire qu'une médiocre sympathie à la jeunesse. Cette chaîne, à jamais forgée, semble si lourde qu'on la remplace aisément par la chaîne de fleurs du caprice, on ne se soucie point de s'embarquer à Cythère en formant d'indissolubles nœuds. De tous les mandats, le mariage est le seul qui ne se puisse réviser de l'accord des deux parties. Ce « toujours » à quelque chose de véritablement effrayant. Théophile Gautier connaissait le cœur humain ; il disait : « Je l'aime un peu plus que toujours — longtemps ! » Monsieur Naquet, va peut-être rendre le mariage accessible à tous les caractères : Je le souhaite ; étant aussi moral que M. Victorien Sardou, lequel finit invariablement ses comédies par un mariage. En attendant, les enfants naturels, sont dans une certaine proportion, plus nombreux que les autres. Je n'en suis qu'à demi désolé ; faute de merles, mangeons des grives : « Il vaut encore mieux », écrivait hier, un spirituel journaliste, une nation d'enfants illégitimes, que pas de nation du tout.

Depuis cette effroyable nouvelle, cette sorte de grève de la maternité j'ai promené ma rêverie, un peu partout. J'ai pris pour but de promenade, ce matin, la Guilloitière — un mâle quartier, n'est avis. A l'entrée de chaque porte d'allée, sur les trottoirs, au milieu de la place, j'ai vu une foule de moutards ; ça sortait de tous les coins de tous les trous, de toutes les portes, une nuée de babarottes à la tombée de la nuit. Et c'était bien vivant ; ça grouillait dans un fourmillement de jupons sales et de joues barbouillées. Frimousses impossibles, hirutes, rougeaudes, morveuses, mais pleines de vie. L'air était fait de leurs appels, de leurs cris, de leur exubérante joie. Ils étaient heureux de vivre et le laissaient voir, dans des gros rires qui partaient comme des fusées, découvrant des petites perles blanches dans l'ouverture des lèvres noires.

De plus vieux — des hommes de douze ans, quoi ! — suivaient les anciens à l'atelier, noirs aussi, sales aussi, barbouillés aussi ; mais noirs de l'huile des machines, sales de la poussière que fait la lime, barbouillés de la sueur qui coule dans la fu-

mée de l'usine. Population remuante, vivant dans un perpétuel péte-mêle, en quelque sorte enl'assée.

J'ai voulu pénétrer dans ces maisons de froide apparence, dont les fenêtres n'ont point de rideaux et d'où pendent à la barre d'appui des bas et des torchons qui sèchent. A chaque palier, des têtes de gosses étonnées me regardaient, curieuses me suivant d'étage en étage. Et, chose remarquable, le cinquième l'emportait toujours, en nombre, sur le premier. Parfois, jetant un coup d'œil furtif dans l'intérieur des réduits, j'apercevais une femme robuste tirant l'aiguille ou gaufrant des toiles, un poupon pendu au sein.

Et pourtant, là, les enfants ne sont pas toujours les bienvenus ; c'est le superflu. C'est tout au plus si l'on pourrait se payer le luxe d'en avoir une histoire de dire, qu'on n'est pas fainéant à toutes les heures. Mais la nature implacable fait son œuvre. Il n'y a de fruits qu'aux arbres qui ont de la sève. Cet ouvrier qui rentre, le soir, las, exténué, brisé, près de sa bourgeoise, ne sait d'autres plaisirs que son chez lui. Il ne se dépense point au cercle ou chez la cocotte en renom. Il s'apporte à sa femme, tout entier. Leur baiser n'est point un baiser de convention. Ils s'étreignent avec l'énergie de bras habitués aux durs labeurs. Ils s'aiment comme un trime. Et, de leur farouche accouplement, naît la fécondité sainte.

L'amour engendre la misère ; bah ! ils l'accouillent d'un rire joyeux et quand la maison est trop petite on met un matelas sur le carré. Les mères du peuple ne sont point cause de l'amendement La Roche-Joubert !

C'est en haut bien, qu'il faut chercher. C'est dans le monde qu'on ne procrée plus. Après Rousseau ; il y eut une furieuse envie de maternité. Toutes les mères prenaient plaisir à être les nourrices de leurs bébés, on faisait du sentimental en allaitant ; c'était délicieux ; d'exquis pastels s'estompèrent pour la plus grande joie des puristes, dans les plus mondains des salons.

La mode est changée. Un enfant est un embarras. La jeune femme ne consent plus à s'abstenir d'aller en soirée, à ne pas recevoir ses lundis, à cacher ses blanches épaules, et à laisser prendre à sa taille, un embonpoint compromettant pour la coquetterie. Il faut avouer que cela n'a rien de gracieux, du tout. Avez-vous remarqué la tournure de la petite duchesse de R. ? C'est affreux, ma chère, affreux, on devrait inventer un autre système. Oh ! si l'on pouvait passer procuration à la femme de chambre. Mais la nature s'y refuse. A chacune son œuvre. C'est désolant, mais c'est ainsi.

Et l'on préfère le mariage sans enfants à une telle sans grâce. L'amour du chiffon passe avant l'amour du bébé, on se soucie moins d'être admirable après d'un berceau, qu'admiree aux courses ou à l'opéra : Il faut avouer que ces messieurs n'en sont point fâchés ; ils dissimulent mieux leur impuissance. Ils semblent épargner madame, à la vérité, ils ne pourraient mieux faire. Cette race de gommeux étiqués, crachant le sang et puant le vice, n'est certainement pas capable de se reproduire.

Les nuits de noces ont usé ce qu'il y avait dans leurs veines de propre à la fécondité. Usés et blasés, quand ils épousent une petite femme rose et frêle, comme une fleur de pêcher, il ne reste d'eux, qu'une carcasse assez peu respectable, réduite à sa plus simple expression, par le double culte de la séduisante Venus et du subtil Mercure.

Ils ont quelquefois des enfants qui leur ressemblent à peu près comme la tour de la Belle allemande ressemble au Mont-de-Piété. Ils sont tout fiers de cette paternité soudaine ; ils en demandent le secret à leurs médecins, qui ne savent qu'en dire. Joseph, le vigoureux valet de chambre, les renseignerait beaucoup mieux.

En contemplant les faces idiotes, les cerveaux déprimés des petits messieurs qui hurlaient sous nos fenêtres, l'autre jour, je me faisais cette idée. Voyons, est-ce que jamais ces bons hommes-là, habitués des boudoirs interlopes, piqués par toutes les mouches charbonneuses du demi-monde, seront capables de donner au pays des héros pour ses champs de bataille ? Est-ce du sang qu'ils ont dans les veines ? Ma foi, non, c'est une cécité véreuse, décomposée aux contacts impurs des prêtresses de l'amour vénal.

Mon ami Darcier peut crier à ces drôles : « Faites des enfants, il nous faut des hommes. » Ils ne l'entendent point. Et pour cause. Ils ne se marient que, ne sachant plus quoi faire. Etsi l'adultère fleurit dans leur intérieur, en vérité, leurs fronts chauves avant l'âge en expliquent bien la raison. Il ne vient point de nouvelles poussées aux troncs pourris.

Mais il y a bien encore par là des gens du monde, qui sont des gens de bien ; j'en connais, très nombreux. Des petites femmes espieuses et mutines, vraies roses moussieuses qui sont exquis dans leurs fraîcheurs printanières et seraient d'adorables mères, si elles voulaient. Pourquoi ne veulent-elles pas ? Comment se pelotonnent-elles ainsi, irrésistibles, mais inabordable dans la soie chaude de l'oreiller. Le refrain leur dit : « la besogne est douce. » Elles sourient, dédaigneuses.

Elles le sont les chattes gourmandes, avides de plaisirs défendus ; mais elles savent, les mignonnes, manger de délicieuses confitures sans tacher leurs petites pattes roses. Elles ont toutes les vertus et tous les vices. La maternité les ennuie ; elles ne sont point mères et, cependant, elles sont de très voluptueuses amantes. Elles semblent se donner tout entières ; elles ont l'apparence de l'abandon, passionné et intime ; c'est une fiction : elles calculent jusque dans l'ivresse éperdue. Ce sont des anges qui sont presque des monstres.

Oh ! mesdames ! mesdames que faites-vous ? C'est cependant bien joli : la tête blonde et frisée de Bébé : son rire est frats, son regard est clair, et, c'est une bénédiction céleste, que sentir sa petite main grasse se promener dans les plis du cou, dans les flots de cheveux. Elles savent tout cela. Pourquoi ne veulent-elles pas ?

A côté de cette stérilité coquette combien j'admire la fécondité sainte de madame de Lesseps. Le savant est père pour la septième fois. L'illustre ingénieur est fier de n'avoir pas à son actif que le percement de l'isthme de Suez.

Je ne sais, quel sera l'effet de la proposition Laroche-Joubert mais je sais que le seigneur a dit : « Croissez, multipliez et remplissez le monde ! » Je termine sur ce mot d'un livre saint. Puisse cette sacrée citation me préserver des foudres vertueuses des puritains lyonnais. Je ne veux plus emprunter qu'à la Bible.

Pourvu, mon Dieu, que la Bible ne soit pas un livre pornographique.

E. DESCLAUZAS.

LE BRAS

A la vicomtesse Marthe de la Roche

Trente ans. Oh ! plus de trente ans même.
Pâte comme le néphtar.
On devinait, — affront suprême, —
Les rides que cachait le fard.
Jadis, on la disait folle ;
Un vicomte la couronna,
Il l'adorait à la folie,
Tant que son amour le ruina.

Elle possédait encore la belle
Un certain air de majesté ;
En la voyant je me rappelle
Sa fantastique autorité.

Cette pauvre vieille coquette
A gardé le goût si charmant
— Dernière et savante conquête —
Du tact exquis du vêtement.

Mais le corsage était sans manches
Si bien qu'on voyait, éclatants,
Ses deux bras de chair rose et blanche,
Dans les splendours de leurs trente ans.
Gras, potelés, semblant se tordre
Dans les frissons de l'âge mûr,
Et donnant des désirs de mordre
Celle chaude neige aux tons purs

Tu triompheras sans partage,
Nymphe, tant que tu poseras,
Sur le satin noir du corsage.
Le satin si blanc de tes bras.

KARL MUNTE.

L'abondance des matières, nous force à renvoyer à notre prochain numéro la publication de

L'ACTE D'ACCUSATION

Lu au sieur DELAROCHE
ancien ingénieur du Baviard, Directeur du Progrès
sur les bancs de la Cour d'assises en
1876

Nous le donnerons en supplément à nos lecteurs

NOTRE VICTOIRE A LYON

Nous avons pu lire dans les divers journaux de notre ville, les communications suivantes :

« Nous recevons des étudiants des Facultés de l'Etat la communication suivante : Dans la réunion générale des étudiants des Facultés de l'Etat qui a eu lieu, ce soir, à la brasserie Georges, la commission d'initiative a proposé l'ordre du jour suivant :

« Les étudiants des Facultés de l'Etat, régulièrement convoqués en assemblée générale, et ayant pour la première fois à se prononcer sur les manifestations de ces jours derniers ; « Affirmant énergiquement leur opinion sur la Bavarde, opinion qui est celle de tous les honnêtes gens, mais ne voulant pas par des manifestations faire le jeu de personnalités étrangères au corps des étudiants, et servir des rancunes personnelles ;

« Décident : « Que ces manifestations ne peuvent que compromettre leur dignité ; qu'il est de leur devoir de rester indifférents à la cause de la Bavarde ; qu'il y a lieu de cesser toute agitation ; s'engageant les uns envers les autres à suivre cette ligne de conduite ; et passent à l'ordre du jour. »

Cet ordre du jour ayant été repoussé, la commission d'initiative a donné sa démission. La commission d'initiative démissionnaire ; J. Boyer, étudiant en médecine ; L. Blanc, étudiant en médecine ; M. Thoviste, étudiant en droit ; J. Guilleminet, étudiant en droit ; C. Joly, étudiant en pharmacie ; C. Roy, étudiant en sciences.

Nous recevons d'autre part du président d'ordre la note suivante :

L'ordre du jour ci-dessus ayant été repoussé par l'assemblée générale des étudiants de Lyon, à cause des considérations qui le précèdent, le suivant a été proposé et adopté à une forte majorité :

« Attendu que le but de nos manifestations était de témoigner contre un journal que tous les honnêtes gens réprouvent. Attendu que notre but est atteint maintenant et que la continuation des manifestations pourrait amener un conflit avec l'autorité administrative, conflit qu'il est de notre devoir d'éviter.

Nous, étudiants lyonnais, réunis en assemblée générale régulièrement convoquée, déclarons notre intention de cesser toute manifestation dans la rue, sous une réserve cependant : Si jamais cette feuille se permettrait de parler de nous soit individuellement, soit collectivement, nous saurions prendre des mesures énergiques, convaincues que tout étudiant, en vertu de la solidarité qui nous unit, se regarderait comme personnellement offensé de l'injure faite à l'un de nous.

Le président d'ordre, L. Soukrières.

« Nous recevons d'un groupe d'étudiants la communication suivante :

Monsieur le rédacteur en chef, « Veuillez accorder l'hospitalité de vos colonnes à la simple rectification suivante : « Il n'existe dans les règlements du corps des étudiants et dans les décisions prises par eux, jusqu'à ce jour, en assemblée régulièrement convoquée, aucune attribution, aucune fonction répondant au titre bizarre et inconnu de président d'ordre ? »

Ces divers documents condamnent tous, les manifestations ridicules qui ont eu lieu contre nous.

C'est la victoire du bon sens ! Le document signé « la commission d'initiative », revêtu des signatures de jeunes gens respectés, d'étudiants sérieux, est assez significatif.

« Mais ne voulant pas par des manifestations, faire le jeu de personnalités étrangères au corps des étudiants, et servir des rancunes personnelles. » C'est assez explicite, n'est-ce pas, et cela vient confirmer ce que nous avions dit, c'est que les étudiants dans leur grande majorité, étaient absolument étrangers aux manifestations dirigées contre la Bavarde.

Et il ne pouvait pas en être autrement, qu'avions-nous fait aux étudiants ? La vérité, c'est que toutes les convocations insérées dans le Progrès et le Lyon-Jaquet, étaient préparées par Scheffer, étudiant de 65 ans. Edmond Picard, Boisson, Gil (Louis), Loiseau, Jackson et Cie, gens qui tous avaient eu des démêlés avec notre journal.

Dans les fameux monômes qui nous ont tant fait rire, figuraient peu d'étudiants, ils étaient surtout composés des personnages désignés plus haut et de leurs amis racolés à l'Assommoir, chez Matossi et Berthoud.

La Commission d'initiative le savait bien et elle a cru devoir faire cesser le scandale.

Nous l'en félicitons. La communication signée : « Le président d'ordre (!) » tend au même but, c'est-à-dire à la condamnation des manifestations, mais avec une réserve que nous n'acceptons pas.

M. le président d'ordre (!) sait parfaitement que jamais dans notre journal, avant les manifestations, nous n'avions parlé de

MM. les étudiants, nous ne comprenons donc pas la restriction qui termine la note insérée par le Progrès et le Lyon.

Si c'est un défi à la Bavarde, nous le relevons, car nous n'acceptons pas de leçons.

« Soit individuellement, soit collectivement », M. le président d'ordre (!) nous menace de ses foudres. Eh ! bien, même collectivement, la Bavarde s'en moque.

Nous n'avons pas attaqué les étudiants, nous sommes décidés à ne pas nous départir de notre ligne de conduite : attaquer le demi-monde, signaler ses hontes, c'est là notre but, nous n'irons pas au delà.

Que M. le président d'ordre (!) se rassure et ne nous cherche pas une mauvaise querelle. Mais qu'il le sache bien, nous sommes résolus à nous défendre contre tous ceux qui nous attaqueront, fussent-ils des étudiants individuels ou collectifs.

Si M. le président d'ordre (!) et ses amis ne sont pas satisfaits de notre journal « que tous les honnêtes gens réprouvent », il n'a qu'à s'abstenir de le lire, c'est bien simple. En tous cas, il paraît qu'il y a bien des malhonnêtes gens à Lyon, car notre tirage étant de 26.000, il faut supposer que ces 26.000 n'appartiennent pas à la catégorie de ceux qui nous réprouvent.

M. le président d'ordre (!) déclare son intention de « cesser toute manifestation dans la rue, sous une réserve. » Allons donc, Monsieur, vous auriez pu ajouter « sous la réserve que nous ne trouverons pas des gardiens de la paix pour nous empêcher et que ce qui est interdit aux ouvriers en plein jour, ne sera pas à nous, à dix heures du soir. »

Voilà ce que vous auriez pu ajouter, Monsieur le président d'ordre (!). Si vous plâtiez de recommencer des manifestations, cher Monsieur, ne vous gênez pas, mais ayez au moins l'amabilité de nous dire pourquoi ! Il vous a plu de m'injurier pendant trois ou quatre soirées et vous supposez, n'est-ce pas, que vos clameurs allaient m'émouvoir ; que je tremblerais devant 150 ou 200 personnes ! Vous êtes maintenant convaincu du contraire.

Restons-en là, cher Monsieur, je ne consens pas la moindre haine contre les manifestants inconscients, il me reste les Delaroche, les Scheffer et Cie, tous les roublards qui beuglent depuis plus d'un an. Ceux-là me suffisent.

Je suis persuadé que vous pensez comme moi. « Vous avez fait un pas de clerc » et vous vous en tirez le mieux du monde par une communication qui est encore une injure à mon adresse.

N'importe, soyez persuadés, Messieurs les étudiants, que nous vous rendrons toujours justice, lorsque vous resterez les jeunes champions des idées de justice, de liberté et d'humanité.

BENOIT LOUP.

NOTRE VICTOIRE A DIJON

On lira à la quatrième page les nombreux récents qui nous arrivent sur les incidents de Dijon.

Comme à Lyon, la victoire est restée à la Bavarde. Les manifestations organisées par le Lyon-Jaquet et ses amis de la Démocratie-Chazaud ont échoué devant le bon sens public.

Mais il y a eu plus : trois contre-manifestations, dont une composée de 3.000 ouvriers (que le Lyon appelle souteneurs) a parcouru les rues de la ville, au cri de « Vive la Bavarde ! »

Les injures, les calomnies venues de Lyon n'ont pas eu de prise sur cette brave population dijonnaise, qui applaudit à nos attaques contre le demi-monde. Nous remercions tous ces braves cœurs, tous ces gens honnêtes qui ont imposé silence aux diffamateurs.

Maintenant, il nous reste un devoir c'est celui de faire connaître les meneurs, de déshabiller publiquement ces agitateurs ; nous n'y faillirons pas. Cette campagne, désastreuse pour nos ennemis, aura eu pour résultat de nous gagner les sympathies de la population. A nos insulteurs, merci !

BENOIT LOUP.

LA GRANDE MANIFESTATION Du 31 Mai

Tandis qu'on arrête nos vendeurs, qu'on lance des pierres aux vitres de leurs établissements, qu'on assaille les kiosques des marchandes de journaux, qu'on insulte les colporteurs et qu'on publie dans tous les journaux les notes les plus insultantes à notre égard, la bicherie lyonnaise s'émeut ; mesdames les demi-mondaines ont combiné leur petit plan dans le silence parfumé du boudoir ; au sein des dentelles frissonnantes, des soies, des moules dorés et des



CANCONS ET POTINS DU DEMI-MONDE

Lucie Delorme bien connue sous le nom de femme à barbe, ne craint pas de critiquer ses amis, principalement ceux de nos charmants hâbes, nommée Marie, actuellement à la brasserie Péguet aux Brotteaux, chez qui elle est bien aise de se réfugier...

Adrienne Roux, cela n'est pas peu dire. Nos compliments, belle petite, nous serions heureux de connaître votre couteur, nous irions la féliciter. Depuis quelques jours nous ne voyons plus Juliette, seriez-vous indisposée belle enfant, dans ce cas vos nombreux amis doivent être fâchés...

celle nous assure-t-on l'aurait fait brouiller avec son amant Gare la dèche Caroline; qui achètera ce beau costume que l'on a rêvé pour les courses? qu'elle ne se désolent pas nous lui ouvrirons une souscription. Les belles Durandon ne s'amusaient plus depuis que le beau sergent est parti. Henriette en est désolée car ces charmantes parties sont forcément interrompues, aussi son cuisinier lui a-t-il promis d'amener un de ses camarades...

Madame Lamadon, la gracieuse propriétaire de la brasserie du Siècle, a résolu de défendre l'entrée de son établissement à Elodie Vallois, Annette la licheuse et aux grues lyonnaises. Nous la félicitons de cette décision qui classe sa brasserie au premier rang des établissements sérieux de notre ville. Or dire est donné aux trois Hébés du Siècle d'exécuter à la lettre les décisions de la patronne...

Marie Françoise la grincheuse a quitté le Siècle pour les Jacobins. Parions la tête d'Elodie Vallois, qu'elle n'y restera pas quinze jours. L'Onie Matricon coule des jours dorés. Elle est devenue la propriétaire d'un nabab qui fait bien les choses. Nous souhaitons que cela dure...

ECHOS DE LA PROVINCE. Anna Thévenon vadrouille de plus en plus, nous la rencontrons tous les soirs avec deux jeunes gommeux qu'elle est, parait-il, en train de plumer en partie double, et qui se laissent faire avec une naïveté déplorabile, soyez plus réservée et moins ambitieuse madame!

LES MANIFESTATIONS A Dijon. Malgré les menées du Lyon républicain, malgré la colère de Janet et de Loiseau, la Bavarde a pu parvenir à Dijon jeudi dernier; les rédacteurs du Lyon, lorsqu'ils ont apprise cette nouvelle se sont attachés les cheveux avec désespoir et le licencié Loyseau qui ne peut mettre à la disposition de sa rage qu'une perruque des mieux confectionnées a dû malmenner sa barbe...

Chronique Théâtrale. Théâtre Bellecour. Les 2, 3, 4, 5, 6 et 7 juin, représentations données par Mme Jadic, du Théâtre des Variétés, avec les concours de M. Didier, Emmanuel, Edouard Georges, Worms, Charley, Herbilby, Victorin; Mlle Bevalet, Mmes Edouard-Georges, Maley-Roussel, Wilson...

AUX DÉMOCRATES DE LA DÉMOCRATIE BOURGUIGNONNE. Jamais aucun journal n'était descendu aussi bas dans l'ordure, que l'organe de la rue Amiral Roussin. Il faut lire son numéro du 26 mai, pour en juger.

